

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 15

Artikel: Marchons !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220214>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

PLUS DE GUERRES !

GOMMENT, plus de guerres ! Quelle bêtise nous dites-vous là ! Mais non, ce n'est pas une bêtise. Les guerres ne sont plus nécessaires. N'y a-t-il pas assez d'accidents d'autos, de motos, de vélos, pour désencombrer les professions et métiers où il y a pléthora d'employés ou d'ouvriers ?

Certes, nous ne sommes point du tout hostile à ces moyens de locomotion, bien au contraire. Une promenade en auto, pour autant qu'on ne dévore pas l'espace, est tout ce qu'on peut souhaiter de plus agréable, de plus plaisant. Mais il faut reconnaître qu'il y a toute de même trop de « casse ». Ils exagèrent. Consultez les journaux. On n'y voit que collisions, capotages, chutes, etc.

Oh ! nous ne disconvenons pas que lorsqu'on est dans ou sur un de ces appareils, on a facilement la tentation de la vitesse. Cette vitesse est, du reste, une des principales qualités des autos, motos et vélos. Toutefois, il semble qu'il ne soit pas absolument nécessaire de transformer ces promenades d'agrément ou ces courses d'affaires en « courses à la mort ». Après tout, quelque grande que soit la vitesse, les occupants de ces véhicules n'arriveront pas plus tôt que nous au Nouvel-An. C'est le rendez-vous général.

On a prétendu que les guerres étaient inévitables, nécessaires, même. Inévitables est excessif ; nécessaires est absurde. Ah ! ce n'est pas à dire que nous partagions l'avis de ceux qui demandent la suppression des armées, car cela est plus absurde encore. Si tu veux la paix, prépare la guerre, dit un vieil adage qui n'a rien perdu de sa valeur. Gardons donc nos fusils et nos canons, plâtons notre poudre au sec et, puisqu'il en est ainsi, remettons-nous en aux véhicules-éclairs du soin d'éclaircir les rangs de l'humanité, de nous donner de l'air. Mais garé devant ! Il vaut mieux être dedans que dessous. Qu'en dites-vous ?

J. M.



DU BIN LIEIN

Tatadzenelhie, dein lé z'Amérique, sti premi dé mår 1926.

Monsù lo Conte,

Vaitc grant temps que ie vo z'e laissi sein novalle dé per tsî no. Mâ vigno on bocon vilhio et pioria. Adon, né vu pas vo z'embêta avoué dâi gnousseri.

Mâ, ié guegni, dein votron derrâi numéro, que vo veni poûro quemet 'nna ratta dé moti, rappôo âi z'abonnâ que volhiant dâo papâi plie a la moûda. « Lo Conte l'est trâo vilhio, que diant lé dzouveno ! Avoué clli poison de patois, t'einlévine se n'est pas dé la mounia épélliae po rein ! onna leingâ qué nion né comprend mé ! L'e dzâ asse pénablio d'appreindre lo grèque et lo latin, mimainement l'hébreu. Râva po lâo patois ! »

Et sarai, pardine, bin damâdzo, Monsù lo Conte, se vo z'ite d'obedzi de démechouuna, fulta-

d'ardzeint et d'abonnâ. Vo z'ite on vilhio de la vilhie, quemet l'armanâ dé Berne et Vevey. On a cotouma de vo vère arrevâ, lo deçando, avoué voûtrâ z'histoire et voûtron patois.

De l'autre côté de la granta gothie, cein no farâi mau bin dé passâ la démeindze, à midzo, apri lo roûti et lo dzerdinâdzo, sein pouâi recâffâ ein liessé l'amî Marc à L'ouis, tot ein bevescent noutr' écouelletta dé café nâ.

Kâ, l'est noûtra moûda, que vint dza dão temps dé mon père, l'onellio Djan-Samuiet. Lé dinse que ié apprâi on bocon dé patois, dão temps que iété boutébette. Et ne l'e pardine pas aobiliâ ! Noutr' valets lé comprégnant assebin, dé l'oire tottâ dé démeindze.

Mâ, charrette ! plie dé Conte, plie dé patois ! Lé doû vant eiseimblie quemet lé duve man. Se ion l'est bas, l'autro tsedra assebin ! Adon, fau trovâ lo moân dé lão rebâillâ la viâ à ti le doû.

Vu vo dere lo remido que no z'ein trovâ :

Vo séde que l'e z'Américain sant dâi tot malins, sant degremelhi âo tot fin. Adon, l'ant decidâ que tsacon dévessai crêchi l'eingliche quemet s'on avai adi babellhi dinse.

Vo z'e dza contâ que, dein noutra quemouna, lâi a dâi dzeins que vignant de pertot et mimâment de pllie liein. Ti ellâo z'étrândzi attisant la fuite à Davi dé Tatadzenelhie tsacon dein son lingâdzo.

Mâ ti lé papâi sant d'obedzi dé betâ l'e novi dein l'e duve leingue et dé tot répétâ ein eingle dein l'autra colonda dâo papâi. L'est onna vretâbilia traduechon.

Dinse, tsacon pâo appreindre la chronique dâi tenomobiles que l'ant émélua on vélo âo bin dâi vélo que l'ant éterti on tsat.

Et l'est dinse que vo foudrài fére, Monsù lo Conte, po appreindre lo patois âi dzouveno et po l'e rappreindre à stâosse que vignant sû l'âdzo, quemet no.

Faudrài esspliquâ, su l'autra maiti dâo papâi, cein que cein vâo dere d'ain français.

Assebin, vo z'ite dza d'obedzi dé fére dinse po lo patois dâi Combi, po elliaque dâo Grand-distrì, âo bin dâi Dzozets.

Tot parâi, ellâo poûro dzeins l'arant fulta dé s'ingrindzi de cein : no sein porteint pas dâi z'Allemands que l'e z'autre dâo mimo canton l'ant la compregnette cliofse po lâo patois.

L'est pardine bin mi dé betâ ti les patois sù lo mimo trâbliâ. Sarai plie justo et plie coumoûdo po tot lo mondo.

Et vo z'allâ vère, Monsù lo Conte, quin mouï d'abonne vo z'allâ accroutsi ! Du sti coup, vourtra catsette vâo itre plienna de biâu beliets et de napoleâons.

Po fini, vo sarai d'obedzi de no bailli doû, tré, quatra, houï folhie ti lè dégand, po pas itre trâo cincobilli pè tota vourta moûnia.

L'est cein que vo z'envioutvo avoué lo sélao dâo tsautemps et mè boume salutachon.

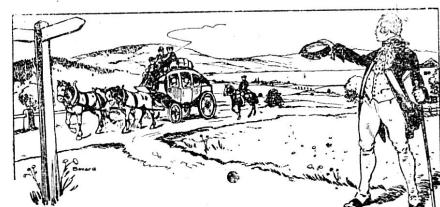
Suzette à Djan-Abram,
dé Tatadzenelhie.

De la main. — Le patron apprend à un nouvel employé le maniement du téléphone et lui dit :

— C'est bien simple, vous prenez le récepteur d'une main et vous parlez de l'autre.

Définition. — Demandez à un chauffeur : qu'est-ce qu'un piéton ?

Il vous répondra : c'est un espèce d'ahuri qui se place bêtement devant les autos et qu'on écrase par sa faute !



MARCHONS !

GN ne marche plus ! C'est la plainte générale des médecins, des hygiénistes, des instituteurs, de tous les vrais amis de la santé, de la force et de la nature.

Cette plainte est fondée. Et pourquoi ne marche-t-on plus. Parce qu'on ne veut plus et qu'on ne peut plus. On ne veut plus ! Dans le bon vieux temps, il le fallait bien. Aujourd'hui, le perfectionnement, la diffusion et le bon marché relatif des moyens de locomotion ont tué la marche. Et on voyait bien que l'immense majorité des gens marchait, non par goût et par plaisir, mais par une nécessité péniblement ressentie. Un des principaux obstacles à la marche, de nos jours, est la paresse. On craint l'effort. La vie est plus facile, rendons-la plus facile encore ! Ainsi on glisse en bas la pente et on arrive à l'immobilisation. Se faire charrier, dans une nuée de benzine et de poussière, sur les grandes routes battues paraît être le bonheur suprême. Brûler l'espace et dévorer les kilomètres est l'unique ambition. Avoir été très loin, dans un minimum de temps, sans avoir rien vu, importe davantage et paraît mille fois plus beau que de s'être éloigné, par son propre effort, de quelques kilomètres de la ville ou du village et d'avoir vu quelque chose.

Marcher, c'est commun, c'est presque vulgaire. C'est avouer qu'on ne peut plus se payer une course en auto, en moto ou en bécane ! C'est un certificat d'indigence qu'on se délivre à soi-même, devant le grand public. Fi donc ! Entassons-nous plutôt, à six ou à huit, dans une vieille auto défraîchie, avec un moteur bruyant et un échappement qui empête. Marcher, c'est ridicule ! Et on ne voit pas le ridicule d'un homme, immobile sur sa moto, secoué et tremblant, hagard et angoissé, qui a l'air de faire de l'équilibriste pour le plaisir de ce même public, si plaisir il y a ! Déjà, le sens du comique n'est pas le même chez tous les hommes.

On ne marche plus, parce qu'on ne peut plus. Comment voulez-vous marcher sur des sentiers pierreux et dans les ronces avec des bas ajourés, des jupes étroites et des souliers fins à hauts talons ? Le sexe fort est mieux partagé de ce côté, mais son empressement pour le sport podistique — euphémisme aruplique, de source italienne, inventé sans doute pour remettre à la mode une habitude désuète — n'est guère plus grand. A quoi bon transpirer, s'échauffer et se salir les pieds ou le pantalon, quand on peut rouler et respirer à l'aise les microbes d'un air vicié, sur les grandes artères nationales et internationales ?

La marche ne vous dit plus rien, parce que votre idéal de vie a changé. Se promener le dimanche avec sa femme et ses enfants, muser par les sentiers sous bois, cueillir des fleurs, suivre la vie d'une fourmilière, s'arrêter pour admirer un site, s'amuser à courir derrière un lézard ou un

écurueil — tout cela paraît enfantin et démodé. On ne veut pas voir que, d'ici peu de temps, quand tout le monde roulera, ce spectacle paraîtra tout aussi vieux jeu, à cela de près, qu'on en aura moins et surtout moins profité pour l'intelligence et pour la santé.

C'est notre consolation et notre espoir ! Les modes passent vite, aujourd'hui. Mais avant qu'elles passent, il faut qu'elles aient pénétré dans toutes les couches de la population. Les cheveux coupés — le *Bubikopf*, disent nos confédérés — ne sont plus que l'apanage de la classe moyenne et ouvrière. La haute volée l'abandonne et la jeune paysanne, moins pressée que l'ouvrière de fabrique, à force de patienter, est plus moderne et n'aura pas besoin d'attendre que ses cheveux recroissent. Peut-être verrons-nous bientôt des propriétaires d'auto tout contents de marcher. Nous n'en sommes pas encore là — le voyage en auto pour le moment est une aurore d'élegance et d'aïance qui le rend désirable à tous les degrés de l'échelle sociale. Les ouvriers qui, pour se rendre à la fabrique, auraient un délicieux sentier sous bois, avec une vue grandiose sur les Alpes, préfèrent s'engouffrer dans un camion fermé (quel magnifique champ de culture pour les bacilles du rhume !), à douze, à vingt, assis et debout, pour n'avoir pas besoin de mettre un pied devant l'autre. Des danseurs, rentrant du bal, au lieu de humer la délicieuse fraîcheur de la nuit après la salle de danse, surchauffée et malodorante, se font charrier pour des distances de un kilomètre et moins, de l'hôtel au lit. J'ai vu des golfeurs dans nos Grands Hôtels, qui, pour se rendre à la place de golf, (distance 500 mètres), réclamaient une auto ! On veut bien jouer au tennis ou au hockey, mais marcher, jamais de la vie !

Les conséquences d'une paresse aussi peu hygiénique ne tarderont pas à se produire. D'où viennent ces embollements malsains, ces teints pâles, ces mines blasfèmes, ces rhumes et ces rhumatismes au moindre contact de l'air ? D'où ces gens qui grelottent partout et toujours, et se blottissent contre les corps de chauffe en tremblant, couverts de châles et d'écharpes au lieu de produire, par le mouvement, la chaleur nécessaire à l'organisme, sans exagération, mais aussi sans flegme et sans paresse. Quelle jeunesse aurions-nous si l'habitude de ne pas marcher se généralise encore ? On le voit déjà : proposez une course scolaire à nos enfants sur un sommet voisin et vous ne verrez que des mines déçues et dégoûtées. Comment, un jour seulement et pas deux, pas de chemin de fer et pas de camion ? Et bon nombre préfèrent rester à la maison plutôt que de s'imposer pareille corvée !

Nous en sommes là et je prends la liberté de trouver déplorable cet état de choses ! *Marchons*, mes amis ! Retournons à la bonne tradition de nos pères ! De la promenade journalière, passons à la longue randonnée et à la rude grimpée ! Nous nous porterons mieux, physiquement et moralement. Et nous comprendrons à nouveau l'enthousiasme de nos devanciers pour la belle nature qui demande à être observée en détail et savourée lentement. Marchons et nous découvrirons un monde de choses qui actuellement nous échappe. Marchons et nous serons plus sains, plus joyeux, plus heureux !

(*Ami de Morges*).

QUAND ON ETERNUE

MAINTENANT que nous voici de nouveau en pleine saison de rhumes de cerveau et d'influenza, le moment n'est peut-être pas trop mal choisi pour parler un peu d'une vieille coutume solidement ancrée dans les mœurs populaires. Qui dira jamais comment et à la suite de quoi elle a pris naissance ? Personne, sans doute, car l'origine de cette pratique se perd presque dans la nuit des temps, si l'on peut dire.

Toujours est-il qu'à l'heure actuelle, c'est une habitude universellement répandue et rien ne prouve qu'elle soit près de disparaître.

A titre de curiosité, nous nous sommes amusé à rechercher, à gauche et à droite, ce que, sous les divers climats de la machine ronde, un éternueur s'entendait dire.

Les Russes et les Irlandais sont à peu près d'accord pour souhaiter, dans leur langue propre, naturellement : « Dieu vous protège » ; les Belges, eux, s'exclament en général : « Dieu vous bénisse », ou « Bénisse mon fils ».

En Hollande, la politesse demande un « Santé ! » bien marqué. Les Suisses, suivant la région, répondent presque indifféremment : « Santé », « A vos souhaits » ou « Dieu vous bénisse ».

Il est probable que c'est de l'expression « A vos souhaits » que vient le « Santé » en usage dans nos campagnes, car si l'éternuement est le signe prémonitoire d'un rhume de cerveau, que peut-on souhaiter d'autre que la santé ?

De même, prend-on l'effet pour la cause quand on dit : Cent mille ! ou « Un million ! » Nous nous sommes laissé dire que, outre-Rhin, pendant la dégringolade du mark, les gens prenaient soin d'ajouter à leurs vœux les mots « francs suisses », « dollars » ou encore « Livres sterling » ; il est vrai que souhaiter cent mille marks à quelqu'un alors qu'un timbre à lui seul en coûtait déjà cinquante milliards pouvait bien passer pour une injure !

Les Tessinois, en gens pratiques, souhaitent à la fois et la santé et l'argent — ou mieux un bon repas ! — quand ils disent : « Salute e marendà » ; plus au sud, on s'exclame : « Salve », « Salute » ou encore bien que plus rarement : « Felicità ! »

Enfin, il paraît que dans certaines tribus indiennes de l'Amérique du Nord, on répond par politesse à l'« Atchoum ! » du voisin par cette question : « Qui donc m'appelle ? » Ainsi, pour le savoir-vivre, le Nouveau Monde en remontrait à l'Ancien !

Quand un Esquimaux éternue, il dit lui-même : « Reviens ! », car, d'après une croyance en vogue sur les rives glacées du Groenland, l'éternuement serait une évasion, une fugue momentanée de l'âme.

Dans les Indes anglaises, on croit aussi qu'un esprit s'envole avec chaque éternuement. On dit alors : « Bouddha vous soit en aide » à celui qui éternue et celui-ci répond : « Vous de même ».

Quant aux Siamois, on ne peut leur enlever de l'idée que s'ils éternuent, c'est parce que, dans le ciel, la Divinité s'est arrêtée un instant à la page de son grand livre où est inscrit le nom de l'éternueur.

Revenons maintenant en Europe.

En Espagne, c'est le « *Su saludad* » qui est à la mode ; il en est de même en Allemagne où le « *Gesundheit* » n'a pas encore été détrôné par d'autres expressions plus nouvelles. Huit fois sur dix, le Français vous dira « A vos souhaits » tandis qu'au Portugal la coutume exigeait, il n'y a pas si longtemps encore, que l'on levât son chapeau devant celui qui éternue.

Les Anglais, eux, ne disent rien, ne saluent pas, ne bougent pas. Mais ils prennent soin de ne pas attraper le rhume de cerveau dont les menaces tout éternuement qui se produit trop près d'eux !

TROIS GAGNANTS POUR UN MÊME LOT

 Au milieu du brouaha des chaises remuées, le Comité du « Canard boiteux » leva sa séance. Une heure de délibérations, pas moins, lui avait mis des fourmilières aux jambes. Enfin ils étaient désignés les gagnants du fameux concours ! Depuis des semaines, il n'était que bruit dans la ville du nombre de grains d'avoine que pouvait bien tenir un picotin.

Seul l'âne du rémouleur, qui n'en croquait jamais, mais regardait fort attentivement les autres en mangeant, s'il avait su compter, aurait pu vous le dire ! Donc, ces dix graves messieurs du jury, tirant, vaille que vaille, de dessous le tapis vert leurs jambes engourdis, leur besogne finie, se séparent enchantés.

Camillau, le rédacteur en chef, demeuré seul, fit un pompeux compte rendu d'une plume experte et agile, le lut, le relut, puis sonna. Un vieil huissier parut, salua et se tint immobile dans la porte entr'ouverte.

— Voyons, Simon, je vais pour une fois vous confier une mission agréable. Voici la liste des gagnants de notre concours. Il s'agit d'aller prévenir les heureux lauréats.

Simon sourit d'un air satisfait entre ses favoris couleur de poivrière. Pourtant, pris de quelque méfiance, il demanda lecture de la liste.

— C'est facile, dit Camillau.

Et, ayant ajusté son lorgnon :

— Mme Marsalet, la motocyclette.

— La... Mais elle ne quitte plus son fauteuil, Mme Marsalet !

— Ça, c'est possible, Simon : nous n'entrons pas dans ces détails. Continuons : M. Trivelle, une machine à tricoter !... Mme Terrignon, la chambre à coucher...

— Mme Terrignon ? mais c'est bien loin !... Comment voulez-vous que mes jambes me portent jusqu'ici-là !

— Alors, appelez-moi Ranelle ! bougonna Camillau, en tambourinant nerveusement sur la table avec le manche de son couteau à papier.

Cette fois, ce fut un employé jeune, blond, hésitant et fort peu débrouillé, qui frappa à la porte et montra la tête sans oser s'avancer.

— Vous connaissez la rue du Trapan, Ranelle ? — Monsieur Camillau veut plaisanter sans doute, je l'habite !

— Parfait ! Eh bien, mon ami, vous allez me faire le plaisir d'aller avertir Mme Terrignon qu'elle a gagné la chambre à coucher à notre grand concours des grains du picotin.

Du menton imberbe au front découvert, en passant par ses joues rondes d'écolier bien portant, une teinte rose fleur de pêcher éclatant, s'insinuant, fusant, se diluant, se renforçant, se répandit comme un nuage de couleur sur le visage stupéfait de Lucien Ranelle.

— Mme Terrignon ?... Ah ! Décidément ! Nos deux appartements donnent sur le même palier !

— De mieux en mieux !... Partez donc de suite et prenez bien surtout l'interview d'usage sur les impressions de la gagnante.

Mais Ranelle, troublé jusqu'au fond de son âme paisible, content et frétillant comme s'il avait été le propre lauréat, était déjà dans le couloir, et, sous le vent de la nouvelle, à sa surprise même, son cœur chantait comme un moulin.

Dans l'embrasure de la fenêtre, rue du Trapan, Mme Terrignon, un pli soucieux au front, mène alternativement le jeu des aiguilles, tandis que sa fille Madeleine repasse en faisant des roulades qui rivalisent avec celles, toutes en dentelles de sons, de leur canari dans sa cage.

Deux petits coups à la porte, et voilà les deux chants arrêtés. Mme Terrignon crie : « Entrez ! » d'une voix peu engageante. Madeleine, le fer au repos, se penche pour mieux dévisager le visiteur, et le canari, avec non moins de curiosité, met lui-même pour regarder la tête de côté.

Qui entre ?... La chance, Madeleine, et même un peu plus que cela... Ecoutez :

— Rien, madame Terrignon et la compagnie, fait Lucien Ranelle, en saluant honnêtement à la ronde la mère, la fille, et, semble-t-il, le canari.

— Bonjour, notre voisin, répond pour les trois Mme Terrignon, sans que son front s'éclaire. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Rien, madame Terrignon, rien du tout, fait le messager embarrassé. Mais j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

— Les bonnes nouvelles entrent chez nous si rarement ! Vous ne vous êtes pas trompé de porte, monsieur Ranelle ?

— Pas le moins du monde, madame Terrignon. Et, la preuve, c'est que je suis chargé par le « Canard boiteux » de vous annoncer que vous avez gagné un des gros lots à son concours.

— La motocyclette, je parie ! s'écrie Madeleine en battant des mains.

— Non, mademoiselle, pas la motocyclette, mais la chambre à coucher !

— Oh ! gémit Mme Terrignon, voilà bien notre chance habituelle !

Ranelle, de rose, devint verdâtre dans sa stupéfaction.

— Une chambre à coucher ! poursuit Mme Terrignon, que voulez-vous que nous fassions d'une chambre à coucher ? Comment logerons-nous de nouveaux meubles, grand Dieu ! quand on a déjà du mal à caser ceux qu'on a ? Ah ! si encore Madeleine se mariait ! Mais est-ce qu'on épouse les filles comme elle, au jour d'aujourd'hui, monsieur Ranelle ? Quand on n'a pour tout bien qu'un fer à repasser !

Les joues de Lucien remontent subitement au ton de fleurs de passe-rose : il regarde Madeleine, Madeleine le regarde, souriante, avec des yeux malins et qui semblent dire :

— Mais c'est l'occasion, voyons, osez donc !

Il baisse la tête, interdit, fait tourner plusieurs fois son chapeau dans ses mains, ouvre la bouche, la referme, puis tout à coup, avec la brusque décision d'un poltron qui, soudain, s'enhardit :

— Mais si vous le voulez, madame Terrignon, il y a bien de la place chez moi !

— De la place chez vous ? Je ne dis pas, monsieur Ranelle, mais cela, que je sache, n'en donne pas ici !

— Tout de même... écoutez-moi, madame Terrignon. C'est parce que je n'avais pas de chambre à coucher, sans parler du reste, que je n'osais vous dire...